

Littératures de la France médiévale

M. Michel ZINK, membre de l'Institut
(Académie des inscriptions et belles-lettres), professeur

COURS. PARLER AUX « SIMPLES GENS » : UN ART LITTÉRAIRE MÉDIÉVAL^a

Le titre du cours de cette année posait deux questions. La première était de savoir qui sont les « simples gens » qu'il mentionne et pourquoi l'expression se trouve entre guillemets. À supposer que la réponse à cette première question assimilât les « simples gens » à l'ensemble de ceux qui appartiennent aux classes sociales inférieures et qui n'ont pas d'éducation (car là était le paradoxe de l'intitulé du cours : une littérature qui s'adresserait systématiquement aux exclus des lettres), la seconde question était de savoir ce qui permettrait de supposer que la littérature médiévale s'adresse plus aux « simples gens » que celle d'une autre époque et de déterminer en quoi l'art littéraire médiéval prendrait en compte la parole aux simples gens. L'hypothèse ne va pas de soi, tant le monde intellectuel et littéraire du Moyen Âge paraît élitiste intellectuellement et socialement. Pire, elle prête au soupçon d'être infectée de tous les clichés tirés de la vision romantique d'un Moyen Âge, dont l'art se confondrait avec la culture populaire.

« Les simples gens » (ou, au singulier, « la simple gent ») est une expression de l'ancien et surtout du moyen français ; d'où les guillemets. Elle désigne les esprits simples, dépourvus de connaissances et de formation intellectuelles. Elle est généralement employée dans un contexte religieux et souvent dans le contexte pédagogique du souci de l'instruction religieuse et de la pastorale. Il existe ainsi un traité en français de la fin du XIV^e siècle intitulé le *Doctrinal aux simples gens* : c'est un compendium des connaissances doctrinales qu'un curé doit enseigner à ses paroissiens, de même que deux siècles plus tôt l'*Elucidarium* d'Honorius d'Autun était un compendium des connaissances doctrinales qu'un prêtre doit posséder, avant de devenir, en latin et dans ses innombrables traductions vernaculaires, un traité de doctrine et de morale à l'usage des laïcs.

a. Les cours et séminaires sont disponibles, en audio et vidéo, sur le site internet du Collège de France : <http://www.college-de-france.fr/site/michel-zink/course-2014-2015.htm> [NdÉ].

L'expression « les simples gens » n'a pas en elle-même de connotation péjorative. C'est même le contraire, car son emploi suppose souvent une référence implicite à Matthieu 11, 25 et aux passages comparables des Évangiles. Lorsque Marguerite Porete écrit son *Miroir des simples âmes anéanties*, elle suggère que la simplicité de l'âme, c'est-à-dire son incapacité à comprendre Dieu et à échapper au piège de la nature, la maintient dans l'erreur, loin de Dieu, mais que c'est aussi cette simplicité qui lui donne la capacité d'un anéantissement mystique en Dieu. Gerson dit dans un de ses sermons français qu'il en va pour tout chrétien des mystères de Dieu comme de la liturgie en latin pour les « simples gens ». Ils ne savent pas le latin, et pourtant ils en tirent un profit spirituel, comme s'ils comprenaient sans comprendre.

L'hypothèse de départ de ce cours était donc que le désir ou la nécessité de parler aux « simples gens » aurait eu un effet sur l'expression littéraire au Moyen Âge et que la contrainte qu'elle induisait était certes perçue comme une limitation, mais une limitation qui pouvait avoir des effets bénéfiques dans l'ordre moral, comme aussi dans l'ordre littéraire. Que cette proposition soit vraie s'agissant de la prédication au peuple ou de la littérature d'édification, on le croit aisément. Qu'elle soit vraie de façon générale serait plus intéressant mais paraît plus douteux, s'agissant d'une littérature qui affiche constamment son mépris des *vilains* et dont le versant latin est si féru du modèle de la latinité classique. Il paraît absurde d'y chercher un art littéraire tourné vers les simples. Et pourtant cet art littéraire existe, fruit de contraintes qui ne s'exerçaient pas uniquement dans l'ordre de la pastorale, et fruit aussi de choix esthétiques dont l'interprétation est ambiguë, mais l'existence indiscutable.

On a pris comme hypothèse que la question posée n'était pas absurde. Il faut avouer, que si elle a fourni la matière de ce cours, c'est qu'elle entraînait en résonance avec l'approche de la littérature du Moyen Âge qui a toujours été la mienne et qu'elle permettait de réunir, au moment où mon enseignement au Collège de France approche de sa fin, les ensembles de textes très différents les uns des autres qui m'ont retenu les premiers et entre lesquels je me suis partagé : d'une part ceux qui relèvent de la prédication au peuple et de l'enseignement spirituel en langue vulgaire ; d'autre part les chansons que l'on est tenté de mettre en relation avec une inspiration populaire ou qui constituent un contrepoint popularisant de la poésie courtoise ; enfin, et plus tard, la place que tient l'affectation de l'archaïsme dans la poésie médiévale. Le point commun entre ces textes et ces questions si variés et apparemment si dispersés est, comme je le notais en 1993 dans la brochure de mes Titres et travaux, de « supposer une tentative pour aborder la littérature à partir de ses marges ». Marges que j'ai entendues au cours des années dans plusieurs sens : points de rencontre entre la culture savante et la culture populaire, tels qu'on les recherchait dans les années 1970, valorisation de l'ancienneté par une littérature qui se veut d'abord à la page ou de la simplicité par une littérature qui se veut d'abord sophistiquée.

Rien de tout cela, cependant, ne répond à la question de savoir pourquoi la littérature médiévale s'adresserait plus aux « simples gens » que celle d'une autre époque. D'abord parce qu'elle devait faire face à des contraintes qui lui étaient propres.

Contraintes qu'imposait à la littérature le recours aux langues parlées par les illettrés : des langues empruntées d'une raideur simple et d'une répugnance à l'abstraction qui ne permettaient pas d'y transposer d'emblée les raffinements de la

rhétorique et de l'expression littéraire latines, qui sont alors les constituants de l'art littéraire et les éléments de son enseignement. Ces langues des illettrés étaient pour partie des langues nouvelles, les langues romanes nées de l'évolution du latin parlé. Mais la situation n'était guère différente s'agissant des langues vernaculaires « anciennes » comme les langues germaniques, restées presque entièrement orales jusqu'à l'évangélisation, qui avait introduit l'alphabet latin : les formes de l'expression étaient trop différentes de celles de la latinité, seul cadre de l'éducation, pour que des auteurs formés aux lettres n'aient pas senti comme un effort l'usage de ces langues, et comme un effort réducteur au regard des ressources dont ils usaient en latin.

Cependant, dans de nombreuses civilisations existe, à côté d'une langue savante ou sacrée, une langue des simples, une langue populaire, une langue rustique. Pourquoi le Moyen Âge occidental a-t-il voulu contraindre l'expression littéraire dans les limites qu'elle imposait ? Pourquoi n'avoir pas conservé comme seule langue littéraire le latin, langue vivante, langue parlée, langue internationale ? Parce que l'évangélisation rendait nécessaire le recours aux langues vulgaires. La religion du Moyen Âge est le christianisme, qui a la particularité, au regard du paganisme antique, d'exiger une conversion, c'est-à-dire une adhésion personnelle entière, une conviction. Il ne suffit pas d'imposer une pratique et des rites. Il faut persuader, gagner les esprits et les cœurs. Les lettrés (*literati*) étaient au Moyen Âge, par définition, des hommes d'Église, des clercs (*clerici*) : les deux mots étaient pratiquement synonymes. Si imbus qu'ils fussent de leur supériorité intellectuelle et sociale, ils ne pouvaient pas s'exonérer du devoir de s'adresser aux *illiterati* dans la langue qu'ils comprenaient et dans un langage qui les touchait.

Lorsque le français (comme les autres langues vernaculaires) sera devenu une langue littéraire et une langue de culture, on verra fleurir, dans l'espace même de la littérature religieuse, des ouvrages en français s'adressant à un public, non pas inculte, mais ignorant du latin. Ils développeront les ressources propres à leur langue et nous reviendrons sur certains d'entre eux pour en mesurer la spécificité. À elles seules, la syntaxe et la versification propres aux langues romanes induisent des effets (et un effet général) très différents de ceux produits par la complexité de la phrase latine. Il faudra attendre l'âge du premier humanisme pour qu'un effort délibéré transpose en langue vulgaire la période latine avec son ampleur et ses subordinations complexes : la nature de la prose, en particulier, en sera profondément modifiée.

Mais, en dehors même du recours obligé aux jeunes langues romanes et aux ressources soit spécifiques, soit, à leurs débuts, limitées, qu'elles offraient, deux autres facteurs se rencontraient pour encourager la littérature à revêtir une coloration nouvelle donnant le sentiment de la simplicité.

Le premier était la perturbation que la Bible et le Nouveau Testament avaient jetée au sein de la rhétorique antique. Depuis les Pères de l'Église jusqu'à l'âge classique, le christianisme observe à la fois avec embarras et avec fierté que les livres bibliques n'obéissent pas aux canons de la rhétorique et que, jugés à l'aune de la rhétorique et de la poétique païennes, selon les règles d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, ils paraissent grossiers et sans art. D'un côté, on tente de montrer que, malgré les apparences, ils offrent des exemples de toutes les formes littéraires que la culture païenne a pu définir et distinguer : c'est ce que fait saint Jérôme. De l'autre, on tire gloire de cette simplicité qui préfère la vérité nue aux ornements de l'art : Dieu parle sans artifice. La rhétorique de saint Paul, sorte d'antirhétorique

reflétant par ses affirmations tranchantes et ses retournements brutaux un esprit à la fois assuré et tourmenté, devient un modèle de l'éloquence chrétienne. La poésie, dévaluée comme un art du détour et de l'ornement, mais dévaluée surtout par son assimilation à la fable, c'est-à-dire à la mythologie d'une religion de l'erreur, le paganisme, retrouve une légitimité en prétendant rechercher la simplicité et préférer au style du poète celui du prophète (voir *Poésie et conversion au Moyen Âge*, 2003).

Le deuxième facteur qui, non seulement pouvait donner à la littérature médiévale l'apparence de la simplicité au regard de la littérature antique, mais aussi l'encourager à rechercher cette apparence était la récupération par les lettres médiévales de traditions étrangères aux formes littéraires antiques. Bien que le débat sur ces questions soit sans fin et insoluble, faute de documents assurés, on peut supposer que les thèmes ou les récits d'origine germanique ou celtique présents dans les œuvres narratives du Moyen Âge étaient portés par des formes poétiques qui ont contribué à donner à la littérature médiévale en langue vulgaire sa tonalité particulière.

Une tonalité particulière : au fond, tout est là. Mais cette tonalité a-t-elle vraiment à voir avec une recherche de la simplicité ? Cette simplicité était-elle recherchée ou involontaire ? Existe-t-elle seulement ou est-elle une illusion anachronique du lecteur moderne ? L'impression d'une tonalité propre à la littérature médiévale et caractérisée par une forme de simplicité est produite en nous par un ensemble de traits qu'on a rapidement énumérés.

Dans les chansons de geste, la versification raide, les assonances au lieu de rimes, les phrases brèves et simples, aux subordinations rares, coïncidant souvent avec les limites du vers, la psychologie « comportementale » d'apparence sommaire. Dans les chansons lyriques, la ritournelle des vers courts, le retour des refrains parfois en onomatopées, les paroles élémentaires des chansons à danser. Dans les romans, l'impression de vers de mirliton que produit aisément le couplet d'octosyllabes. Les rimes, en forme de calembours ou de jeux étymologiques, qui nous paraissent être sur le versant facile de la virtuosité. Et aussi un univers de superlatifs comme on en trouve dans les contes populaires : on est toujours au comble du luxe, de la beauté, de l'amour, de l'horreur. Enfin, le ton entendu, le goût des proverbes, les dialogues convenus ; la syntaxe simple, par enchaînement de phrases coordonnées sans la subordination complexe de la phrase latine.

Cette simplicité ne coïncide pas avec le style bas de la rhétorique antique. Elle n'entre pas dans ses catégories ni dans la hiérarchie des styles, que le Moyen Âge connaît pourtant. Elle est d'un autre ordre et affecte toutes les formes de la littérature. Elle n'est pas illusoire, car les traits qu'on a énumérés existent bel et bien. Mais le saut interprétatif risqué est de les rapporter à de « simples gens » qui seraient auteurs ou destinataires de cette littérature. Car la simplicité n'exclut ni la subtilité (et donc une complexité de la simplicité) ni un arrière-fond culturel profond. La question de la simplicité est tellement compliquée que seule la lecture de textes permet, au coup par coup, de s'y reconnaître.

Ainsi, la première prose française est, on l'a dit, une prose de la coordination et de l'enchaînement, non de la subordination et de la période ample, emboîtée, et close sur elle-même ; mais au xv^e siècle paraît une prose française latinisante, humaniste, qui est au contraire une prose du balancement, de l'amplification, du doublet, de la multiplication des propositions circonstancielles, bref d'une sorte d'armature logique de la syntaxe. Mais cette prose savante n'est pas nécessairement plus savante que la première. Non seulement elle est, pour notre goût moins efficace,

parce que plus lourde, plus appuyée, plus explicite, plus redondante, et donc moins fine dans ses effets. Mais encore elle est particulièrement présente et pesante dans les mises en prose des romans et des chansons de geste, que l'on voit ensuite se « populariser », dans tous les sens du terme, à travers l'imprimé, et plus tard la bibliothèque bleue de Troyes et les livres de colportage.

La question posée pouvait ainsi être abordée sous deux angles. D'une part, celui des destinataires : parler aux « simples gens ». De l'autre, celui de la simplicité inhérente à la littérature médiévale elle-même, quel que soit son public. Simplicité complexe, encore une fois, car la littérature peut tirer ses effets de la simplicité sans provenir des simples ni du peuple (au contraire, elle peut, dans ces cas-là, avoir quelque chose d'endimanché et de boursoufflé) ni sans chercher non plus à « parler aux simples gens ».

Nous étions confrontés à une tâche complexe. Elle consistait à distinguer entre la littérature qui s'adresse aux simples, la littérature qui reproduit le langage des simples pour s'adresser aux simples, la littérature qui reproduit le langage des simples, mais qui ne s'adresse pas à des simples, la littérature qui fait parler les simples pour créer un effet de contraste avec un autre type de discours, la littérature qui présente des traits de simplicité pouvant être interprétés comme indices d'une origine populaire, la littérature qui présente des traits d'emphase ou d'imitation de la « grande littérature » pouvant être interprétés comme indices d'une origine populaire (de même que les costumes régionaux sont souvent des habits populaires du dimanche imitant la mode des classes supérieures à une époque donnée et figés dans cette imitation). Bref, il fallait chercher la relation entre la simplicité et les simples, autrement dit distinguer ce qui dans la simplicité renvoie aux simples de ce qui n'y renvoie pas, ce qui s'adresse aux simples de ce qui ne s'adresse pas à eux, ce qui est produit par les simples de ce qui ne l'est pas.

C'est ce qui nous a ramenés à la définition des termes. Nous nous sommes penchés sur le vocabulaire médiéval de la simplicité en latin et en français pour retrouver sans surprise l'ambiguïté morale et sociale de la notion. Tous les termes qui la désignent, que ce soit en français ou en latin, sont péjoratifs et reflètent le sentiment de supériorité intellectuelle et sociale de ceux qui l'emploient. Mais, comme toujours au Moyen Âge, l'inversion des valeurs n'est pas loin. L'infériorité du simple est aux yeux de Dieu une supériorité : *sancta simplicitas*. C'est même fondamentalement la raison pour laquelle la littérature du Moyen Âge estime qu'il vaut la peine de parler aux simples gens et qu'elle ne peut s'en dispenser. Inversement, la supériorité aux yeux de Dieu est une infériorité aux yeux des hommes : *benêt*, qui apparaît assez tard en moyen français, vient de *benedictus* rappelle Agata Sobczyk au début de son livre *Le Jongleur de Dieu. Sainte simplicité dans la littérature religieuse de la France médiévale* (Varsovie, 2012).

On voit bien d'ailleurs l'ambivalence du traitement des simples au regard de la question de leur salut. Dans un contexte purement comique, le fabliau de Rutebeuf *Le pet au vilain* étend le mépris des vilains à l'autre monde : exclus de toute façon du paradis, ils le sont aussi de l'enfer. Mais ce fabliau est délibérément provocant. Il sait très bien qu'il va à l'encontre de l'enseignement de l'Église touchant les états du monde, tel qu'il vulgarisé, par exemple, dans l'*Elucidarium* d'Honorius Augustodunensis ou dans *Le Livre des manières* d'Étienne de Fougères. Et pour un fabliau comme celui de Rutebeuf on trouve dix contes qui font de la *sancta simplicitas* le chemin du salut, comme le célèbre conte du *Tombeur* (jongleur) de *Notre Dame*, comme celui de *Miserere* (« Del simple hom qui fu saus par Miserere

tui Deus' ») dans la *Vie des pères*, ou comme la fameuse histoire de Caedmon dans l'*Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède le Vénéral.

Au reste, le vilain ne se confond pas avec le simple. Non seulement le vilain n'est pas nécessairement un pauvre, mais encore le type littéraire du vilain, dans les fabliaux, les chansons de mal-mariée, le *Roman de Renart*, est généralement celui du riche vilain. Il est grossier, épais, avare ; il est jaloux, soupçonneux, impuissant ; mais il est riche. Il est bête sans être simple : il est bête et rusé. Il est l'homme de la cupidité et de l'avarice. Il est l'homme de la possession :

Vilains, cuidiez vos tout avoir,
Et belle dame et grant avoir ?

Vilain, vous pensiez avoir tout pour vous,
et belle femme et riche avoir ?

C'est pourquoi il ne sait pas ce qu'est l'amour, qui est don de soi : il est jaloux et mérite d'être trompé.

Au contraire, qu'il soit pauvre ou non, le simple est l'homme du dépouillement ; la simplicité intellectuelle, voire la sottise aux yeux du monde, sont une conséquence ou un aspect de ce dépouillement : sa sainte simplicité fait qu'il accepte d'être lésé, comme dans le conte des poireaux ou celui des voleurs de la *Vie des pères*, et que, lésé matériellement, il gagne tout en sauvant son âme et celle des autres.

Ces distinctions apparaissent à travers la mise en scène des simples et celle des vilains, autrement dit à travers la voix que leur donne la littérature. Pour comprendre ce que veut dire parler aux simples, il faut entendre la façon dont parlent les simples. Mais nous ne pouvons entendre la façon dont parlent les simples qu'à travers la façon dont la littérature fait parler les simples, puisque la voix des simples du Moyen Âge s'est éteinte et puisque l'approche des simples ne peut ainsi être que médiatisée par une voix savante.

Or, précisément, si l'on va tout droit à la « grande littérature » du Moyen Âge et aux exemples les plus souvent cités dans ce registre (exemples toujours d'interprétation difficile, parce que le caractère moral du simple et le caractère social du vilain interfèrent dans la plupart des cas), le propre des simples est que le dialogue avec eux est impossible, d'autant plus qu'ils se réfugient volontiers dans leur simplicité pour l'éviter. On s'est contenté d'énumérer ces exemples, très connus et dont certains avaient été déjà commentés dans le cours d'autres années : le gardien de taureaux sauvages au début du *Chevalier au Lion* ; le bouvier, qui lui ressemble, et les bergerots d'*Aucassin et Nicolette* ; la bergère des pastourelles et Marion, qui, dans le *Jeu de Robin et de Marion* d'Adam de La Halle, pose au chevalier Aubert les mêmes questions naïves que Perceval posait un siècle auparavant aux chevaliers qu'il rencontrait au début du *Conte du Graal*.

Ces exemples nous ont montré deux choses. La première est que tous ces textes, dans des contextes différents, avec des intentions différentes et en marquant la simplicité de signes différents (positifs, négatifs et surtout ambigus), veulent mettre en évidence la difficulté de parler aux simples. C'est à l'évidence un enjeu important pour la littérature du Moyen Âge. La seconde est que, du point de vue de l'art littéraire, il s'agit, non seulement de faire comprendre au lecteur, à travers les propos qu'on prête aux simples, plus qu'ils ne disent et plus qu'ils ne comprennent eux-mêmes, mais aussi de lui faire comprendre que les simples disent réellement plus qu'ils ne comprennent eux-mêmes ou parfois qu'ils ne croient comprendre, et qu'en même temps, ou à l'inverse, ils comprennent en réalité plus qu'ils n'ont l'air de dire. C'est un procédé littéraire essentiel et de tous les temps, comme des exemples modernes l'ont fait apparaître (Faulkner, R.L. Stevenson).

L'idée de simplicité hante si bien notre représentation spontanée du Moyen Âge que nous serions prêts à croire que la conscience que la littérature a d'elle-même et de ses procédés y était moins vive qu'aujourd'hui. Ce n'est évidemment pas vrai. Le simple est mis en scène (ou « mis en littérature ») comme locuteur ou comme destinataire : c'est un personnage de composition. Comment en serait-il autrement ? Parler aux simples n'a de sens que s'il n'y a pas que des simples et, en particulier, que si celui qui parle aux simples ne l'est pas lui-même. Mais il en va de même s'agissant du simple qui parle : son discours n'existe comme discours du simple que dans une conscience qui sait qu'il peut exister un autre discours, de même que l'objet ethnologique n'existe comme tel que créé par le regard de l'ethnologue.

Mais avant de poursuivre ces considérations et de distinguer un ton et un style pour les simples reproduisant le ton et le style des simples, il nous a fallu revenir au fait de départ : la langue vernaculaire en elle-même est la langue des simples.

On en a un exemple magnifique dès le XI^e siècle avec le drame liturgique du *Sponsus*, qui mêle au texte latin quelques passages en langue vulgaire. Le *Sponsus* met en scène la parabole des vierges folles et des vierges sages (Matthieu 25, 1-13). Cette parabole se trouve au milieu de toute une série d'autres (parabole du majordome, parabole des talents) qui illustrent toutes cette formule « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure », qui invitent à être toujours prêts, éveillés, vigilants dans l'attente du Seigneur, parce qu'on ne sait ni le moment de sa propre mort ni celui de la fin du monde et du Jugement dernier, dont l'évocation conclut le passage, immédiatement après la parabole des vierges folles et des vierges sages. Mais en réalité la parabole des vierges folles et des vierges sages n'illustre pas cette leçon, puisque ces vierges ont toutes dormi, les sages aussi bien que les folles. On a donc imaginé une interprétation plus complexe, expliquant que l'huile représente la charité, l'amour dont le chrétien doit toujours brûler et dont il faut toujours alimenter le feu qui ne doit jamais s'éteindre.

L'auditeur du *Sponsus* qui comprend les deux langues, le latin et la langue vulgaire, y trouve l'ensemble de cet enseignement : l'invitation à la vigilance et la réflexion sur l'amour dont doit brûler celui qui veut être admis dans la compagnie de l'époux. Quant au *laicus*, à l'*illiteratus*, à qui les passages en latin échappent, il peut suivre le déroulement de la pièce et en tirer un sens cohérent à partir des seules répliques en langue vulgaire. Mais ce sens est limité au « Veillez, car vous ne savez ni le jour ni l'heure ». Avec un grand sens pédagogique, la pièce recèle une leçon complexe pour ceux qui comprennent les deux langues, une leçon simple pour ceux qui ne comprennent que la langue vulgaire.

La nécessité de parler simplement aux simples s'imposait d'abord et surtout aux prédicateurs : elle était la condition de l'évangélisation. Elle est explicitée et comme théorisée dans des traités ou des manuels de prédication, dans des recueils de sermons modèles ou exemplaires. Elle est en particulier développée avec insistance dans le prologue d'un ouvrage très important et très diffusé, le recueil des *Sermones vulgares vel ad status* de Jacques de Vitry, récemment et magnifiquement édité par Jean Longère. Après avoir précisé la nature et la portée du genre des *sermones ad status* et après avoir commenté le sens de l'équivalence suggérée entre les deux termes par l'expression de *vulgares vel ad status*, on a commenté leur long prologue, qui est en réalité un prologue général sur la prédication, visant à inculquer aux prédicateurs, destinataires réels du recueil, l'idée qu'ils doivent varier leur manière de prêcher en fonction de leur auditoire, mais surtout qu'ils doivent veiller à être compris de tous, et donc tenir à l'intention des simples un discours qui leur soit accessible et profitable.

L'exposé semble progresser au long de ce prologue, mais, à travers la variété des citations scripturaires et l'ingéniosité de leur exégèse, chacun des courts chapitres reprend la même idée sous une forme différente. Jacques de Vitry insiste particulièrement sur la nécessité de recourir à des exemples. Toute la fin du prologue est une défense et illustration des *exempla* et de leur utilisation dans la prédication.

Que l'enseignement dont un sermon est porteur soit rendu à la fois plus clair, plus frappant et plus attrayant pour les simples fidèles par le recours à des anecdotes, voilà qui va de soi. Mais il y a là quelque chose d'essentiel au regard de l'art littéraire : l'idée que le récit est en lui-même une forme littéraire adaptée aux simples, par opposition à l'analyse, la démonstration, l'exégèse bien sûr, et même l'exhortation. Cette idée est en harmonie avec la constatation que la syntaxe de la langue vernaculaire romane est spontanément une syntaxe de la coordination, et donc de l'enchaînement et du récit, par contraste avec la syntaxe de la subordination, de l'emboîtement, qui est celle de la latinité classique. En même temps, rien n'est plus subtil, rien n'est plus aisément chargé d'implications dans le non-dit qu'un récit ou qu'un conte. Le recours aux *exempla* pose la question du récit comme art littéraire complexe destiné aux simples.

L'*exemplum* ne pose donc pas seulement la question de l'édification des simples, mais aussi celle du récit comme forme de la pensée. Récit étiologique, qui explique le monde et répond aux questions qu'il pose, à son énigme et à ses énigmes. Récit qui dit l'énigme de la conscience. Récit qui révèle et qui éclaire dans sa simplicité une complexité telle que l'exposé abstrait ne saurait l'épuiser. Le cours d'une des années précédentes a montré que les récits des *vidas* et des *razos* rendent compte, rendent *raison* comme le dit le mot *razo*, des poèmes des troubadours aussi subtilement que le ferait une explication de textes, mais par d'autres voies (voir *Les Troubadours. Une histoire poétique*, Perrin, 2013). Jacques de Vitry considère le recours aux *exempla* comme une voie pour les simples. Mais, comme les contes qu'ils sont souvent, les *exempla* montrent qu'un récit dépasse toujours ce qu'il dit et qu'il est porteur d'une herméneutique propre.

Ces considérations n'ont été posées que comme un jalon, dans l'attente d'être reprises dans le cours de 2015-2016.

Si Jacques de Vitry insiste sur la nécessité de prêcher simplement et clairement pour être compris des simples, au point de consacrer à cette exigence pratiquement tout le prologue de ses *sermones vulgares*, c'est que, dans le milieu des théologiens et des universitaires, le sermon était un exercice intellectuel comme les autres, où il s'agissait de briller devant ses collègues et ses élèves en montrant sa science scripturaire et théologique, sa subtilité, son ingéniosité, sa profondeur, son éloquence. Jacques de Vitry ne cesse de mettre en garde contre cette tentation celle d'utiliser des *verba curiosa et polita* au détriment de la clarté et de la simplicité :

Unde inter varias sententias utiliores eligat doctor animarum, potius insistens utilitati quam subtilitati. (...) Magis etiam curet praedicator aedificationem audientium quam ornatum verborum. (...) Simplicia et manifesta laicis et rudibus proponat, non subtilia et obscura.

C'est pourquoi, entre plusieurs formulations, que le docteur des âmes choisisse les plus utiles, en préférant l'utilité à la subtilité. (...) Que le prédicateur se soucie plus de l'édification des auditeurs que de beau langage. (...) Qu'il tienne aux laïcs et aux ignorants des propos simples et clairs, et non pas subtils et obscurs.

Ce souci, il ne l'exprime pas seulement dans le prologue, mais aussi dans les sermons eux-mêmes. On a pris pour exemple le sermon XVI, *ad scolares*, dont le thème est le passage de l'Exode (3, 21-22) sur les dépouilles des Égyptiens. Le sermon se greffe sur la célèbre interprétation que saint Augustin avait donnée de ce passage dans le *De Doctrina christiana* (II, 40), mais en nuance très vite le propos :

De vasis argenteis et grammatica et contra illos qui simplices derident.

Sur les vases d'argent et la grammaire ; et contre ceux qui se moquent des simples.

Les vases d'argent des Égyptiens, explique-t-il, c'est la science de s'exprimer de façon correcte, qui est empruntée à la culture antique païenne. Il ne faut pas le sacrifier. L'art de la grammaire est fondamental. Et cependant, si parfois, par ignorance de la grammaire, des évêques ou des prêtres font une faute, les *scolares* ne doivent pas se moquer d'eux, car il faut plus se garder des fautes morales que des fautes grammaticales. Mais on passe ensuite insensiblement de l'insolence des étudiants à l'égard de supérieurs moins instruits qu'eux au mépris pour les religieux en général qui ne sont pas très au fait de la grammaire, puis à celui qui vise les véritables simples que sont les frères lais, illettrés comme l'était saint Antoine. Même dans un sermon *ad scolares*, Jacques de Vitry est sans cesse ramené à sa préoccupation des simples. Car le savoir des « gens de savoir » peut être une malédiction, une chape infernale qui les écrase. C'est la leçon d'un *exemplum* qui apparaît plus loin dans le sermon.

On pourrait croire, après cette mise en garde, que la prédication au peuple est plus proche de la prédication monastique que de la prédication scolastique, ces deux formes de prédication s'opposant l'une à l'autre comme la théologie monastique à la théologie scolastique. La première est effusive, la seconde démonstrative ; la première reproche à la seconde son orgueil, sa prétention intellectuelle, sa science ostentatoire et pédante – tout ce que saint Bernard reproche à Abélard et aussi tout ce contre quoi Jacques de Vitry met en garde le prédicateur de *sermones vulgares*, en particulier à travers l'*exemplum* évoqué plus haut du maître parisien qui, averti des dangers de la logique pour le salut de l'âme, y renonce et se fait cistercien. Pourtant, la prédication au peuple s'est développée comme une sorte d'appendice de la prédication scolastique : Nicole Bériou l'a bien noté. C'est, à la réflexion, naturel. Ce qui est accessible aux simples, ce n'est pas la prédication monastique, flux qui suit les méandres de la conscience et de la pensée, imprégné de références bibliques et patristiques intégrées au discours et indétectables pour celui qui ne les connaît pas, puisqu'elles ne sont pas présentées comme des citations ; un discours dont la visée est de conduire à la méditation, à la rumination et finalement à la contemplation de Dieu. Saint Bernard a raison de dire en ouverture à ses *Sermons sur le Cantique* qu'une telle prédication est réservée aux moines, déjà avancés dans la vie spirituelle. Tout au contraire, un plan carré, d'une logique claire, appuyé sur des citations explicites, bien mises en évidence de manière à faire ressortir la science du prédicateur et à impressionner son auditoire, peuvent séduire les simples. Le simple aime le pédant, dont la lourdeur lui est plus accessible et l'impressionne plus qu'une simplicité épurée. La lourdeur savante est plus facile que l'évanescence poétique ou mystique. C'est une loi que les prédicateurs médiévaux se gardaient d'oublier.

Le recueil de Jacques de Vitry offre une réflexion sur l'art de « parler aux simples gens » plus qu'il n'est un ouvrage mettant réellement cette réflexion en pratique. On a donc pris en considération, dans les dernières séances du cours, vers des témoins de la prédication en langue vulgaire, qui se prête à l'observation du discours aux simples.

On a un peu commenté le premier témoin de cette prédication qu'est le célèbre « sermon sur Jonas » prêché à Saint-Amand-les-Eaux en 951, bien qu'il ne soit le plus parlant au regard de la question posée car il illustre le passage à la langue vulgaire sous les contraintes des exigences de la pastorale plus qu'un mode d'expression à l'adresse des simples gens.

En revanche, l'homiliaire français de Maurice de Sully, premier ensemble complet de sermons français du temps couvrant l'ensemble de l'année liturgique, est riche d'enseignement, qu'il soit l'œuvre de l'évêque de Paris lui-même ou qu'il soit une traduction de son homiliaire latin légèrement postérieure à sa mort (1194). Les sermons français de Maurice de Sully (nous pouvons continuer en tout état de cause à les nommer ainsi, puisqu'ils sont, au pire des cas, une traduction de son homiliaire) font réellement entendre une prédication au peuple. Ils offrent un contraste frappant, non seulement avec les sermons universitaires, dont certains étaient pourtant prêchés dans les paroisses (les sermons universitaires parisiens), mais aussi avec les *sermones ad status* de Jacques de Vitry qui s'adressent en effet à toutes les conditions, mais séparément, l'une après l'autre, dans un style scolastique et qui sont au demeurant, des modèles fictifs de sermons. Au contraire, ceux de Maurice de Sully peuvent être prêchés tels quels, et ils le peuvent si bien qu'ils l'ont été et qu'ils ont servi de *dormi secure* jusqu'au XIX^e siècle.

En commentant dans le détail plusieurs de ces sermons et en les comparant au texte de l'homiliaire latin, on a mis en évidence les arguments qui permettent de soutenir qu'ils font réellement entendre une prédication au peuple. Ces arguments sont de trois ordres. Les premiers sont tirés du plan et du contenu des sermons. Les deuxièmes tiennent au fait que le prédicateur est attentif aux circonstances concrètes dans lesquelles il parle, au comportement de ses auditeurs, à leur statut social. Les troisièmes tiennent au ton et au style : insistance répétitive, ton entendu du parler populaire.

Que Maurice de Sully pratique une exégèse de la péricope évangélique du jour adaptée aux simples, ou qu'il leur adresse directement, sur un ton simple et entendu, des recommandations immédiates et concrètes, il est toujours très soucieux du progrès spirituel des fidèles. On a examiné à la suite de son homiliaire un sermon français des alentours dont la nature et le ton sont bien différents et qui utilise jusqu'à la démagogie toutes les ficelles d'une rhétorique capable de faire effet sur les simples gens.

Ce long sermon, copié isolément sur de petits feuillets de parchemin non reliés, a été recueilli au XIX^e siècle par le chanoine Crampon. Il a été prêché, comme je l'ai montré autrefois, avant qu'il ne soit édité par Philipp Murray, dans une église (ou répété dans plusieurs églises) du diocèse d'Amiens dans le cadre d'une mission itinérante destinée à réveiller la pratique religieuse des fidèles et à recueillir des fonds pour l'œuvre de la cathédrale. Le prédicateur, probablement, m'avait-il semblé, un dominicain, va de paroisse en paroisse avec les reliques conservées à la cathédrale et prêche en promettant des indulgences en échange de leurs dons. Divers éléments m'avaient conduit à penser, en particulier à partir des éléments que m'avait fournis Jacques Chaurand, que cette tournée devait avoir eu lieu après 1276, probablement aux alentours de 1280. Le seul personnage nommé, le dominicain Wedoir de Dan Richier, pénitencier de l'évêque d'Amiens, n'a pas pu être identifié.

Le prédicateur était confronté à plusieurs difficultés : il était là pour prêcher une mission, comme on dira au XIX^e siècle, mais aussi pour collecter de l'argent ; prédicateur itinérant, il parlait dans une église qui n'était pas la sienne avec

l'autorisation d'un curé qui ne l'avait peut-être pas donnée de bonne grâce (l'argent qui irait à l'œuvre de Notre-Dame d'Amiens était autant qui serait détourné de ses propres quêtes) ; il parlait devant des fidèles qui, de son propre aveu, ne s'étaient pas déplacés en masse pour écouter un sermon et donner de l'argent. Des fidèles mécontents surtout de s'être vu imposer un jour férié qui leur faisait perdre une journée de travail et de gain.

D'où un ton particulier, à la fois autoritaire et démagogique, menaçant et familier – familier à la façon du langage populaire quand il se veut sentencieux et entendu, très différent du ton paternel, rassurant et bienveillant – de Maurice de Sully. Qu'il s'agisse de ses considérations autoritaires et démagogiques ou de son enseignement, conforme à l'effort constant de la pastorale à cette époque, sur l'examen de conscience, la confession, la pénitence, les conditions de l'absolution, le prédicateur use constamment d'un style à la fois vivant et relâché, ponctué d'exclamations et d'interjections si fréquentes qu'on ne sait si ce sont des tics de langage ou si, quand il dit par exemple à tout bout de champ « Faites paix ! », il faut comprendre que son auditoire est effectivement agité. Le ton est tranchant, martelé, mais les phrases longues, parfois emberlificotées, parfois dotées d'une syntaxe bancale ou rompue qui trahit la hâte de la rédaction plus probablement qu'une *reportatio*. Une lecture attentive de certains passages du sermon a mis ces éléments en évidence.

Tous les exemples présentés dans le cours ont confirmé que parler aux simples gens, c'est souvent imiter la façon dont les simples gens sont supposés penser et s'exprimer. Parler aux simples gens, c'est les mettre en scène. C'est pourquoi, il ne suffit pas, pour traiter le sujet, de prendre en considération des textes qui, comme les sermons, s'adressent explicitement aux simples et ont pour raison d'être de le faire. Il y a une posture du simple qui définit une bonne part de l'art littéraire médiéval.

Toutes les heures de cours données à Paris ont été diffusées par France Culture dans le cadre de l'émission « Éloge du savoir » (11 au 15 mai et 25 au 28 mai 2015) et peuvent être téléchargées sur le site du Collège de France.

Huit heures de ce cours ont été délocalisées. Deux à l'université de Reykjavik (Islande) le 17 septembre 2014. Trois à l'université Koréa de Séoul (Corée du Sud) les 20 et 22 octobre 2014. Une au Collège Eötvös (Budapest, Hongrie) le 24 novembre 2014. Deux à l'université Tulane (Nouvelle Orléans, Louisiane, U.S.A.) le 8 avril 2015.

SÉMINAIRE

Le séminaire, en relation avec le cours, a accueilli les invités suivants. Le 17 décembre 2014, M. Jacques Nichet, metteur en scène, professeur associé au Collège de France en 2009-2010 (« Le dictateur, son double et son envers : Chaplin, Brecht, Erdman »). Le 7 janvier 2015, M^{me} Bernadette Bricout, professeur à l'université Diderot – Paris 7 (« Henri Pourrat et le Trésor des simples »). Le 14 janvier, M^{me} Pilar Lorenzo, professeur à l'université de Saint-Jacques-de-Compostelle (« Les chansons de femme ou la variation du lyrisme »). Le 21 janvier, M^{me} Danièle Sallenave, de l'Académie française (« Du réalisme socialiste »). Le 28 janvier, M. Loïc Artiaga, maître de conférences à l'université de Limoges (« Les lecteurs du roman populaire, XIX^e-XX^e siècles). Le 4 février, M. Jacques Berlioz,

directeur de recherche au CNRS, directeur honoraire de l'École nationale des Chartes (« Récréation ou édification ? Récits exemplaires et « simples gens » au Moyen Âge »).

ACTIVITÉS DU PROFESSEUR

Publications

Livre

ZINK M., *Bienvenue au Moyen Âge*, Paris, France inter / Équateurs, 2015, 182 p.

Direction d'ouvrage collectif

ZINK M. (éd.), *D'autres langues que la mienne*, avec la collaboration de Odile Bombarde, Paris, Odile Jacob, 2014, 288 p. (contribution : « Ouverture. Quelle langue est la mienne ? », 7-19).

JOUANNA J., PERNOT L. et ZINK M. (éd.), *Charmer, convaincre : la rhétorique dans l'histoire*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Cahiers de la Villa « Kérylos », n° 25, 2014, XI-350 p., [allocution d'accueil IX-XI, communication 159-161].

Articles

ZINK M., « Un médiéviste dans la forêt du roman », dans CANGEMI V., CORBELLARI A. et BÄHLER U. (éd.), *Le savant dans les lettres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2014, 15-24.

ZINK M., « Allocution d'accueil à la cérémonie solennelle de rentrée sous la Coupole de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le vendredi 30 novembre 2012 », *CRAI* 2012, vol. 4, 2014, 1723-1726.

ZINK M., « Cesare Segre, 4 avril 1928 – 16 mars 2014 », *Romania*, vol. 132, n° 1-2, 2014, 5-9.

ZINK M., « Rhétorique de la fable médiévale : un dialogue des créatures », dans JOUANNA J., PERNOT L. et ZINK M. (éd.), *Charmer, convaincre : la rhétorique dans l'histoire*, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Cahiers de la Villa « Kérylos », n° 25, 2014, 149-161.

ZINK M., « Alberto Varvaro, Palerme, 13 mars 1934 - Naples, 22 octobre 2014 », *Romania*, vol. 132, n° 3-4, 2014, 279-282.

ZINK M., compte rendu de Sobczyk A., *Les jongleurs de Dieu. Sainte simplicité dans la littérature religieuse de la France médiévale* (Łask, Oficyna Wydawnicza Leksem, 2012), *CRAI* 2013, vol. 2, 2014, 728-729.

ZINK M., compte rendu de Longère J. (éd.), *Iacobi de Vitriaco Sermones vulgares vel ad status : Tomus I, Prologus I-XXXVI* (Turnhout, Brepols, 2013), *CRAI* 2013, vol. 3, 2014, 1225-1227.

Colloques

11-12 septembre 2014, Université de Genève. Colloque : « L'éloquence de la chaire entre écriture et oralité, XIII^e-XVIII^e siècles ». Conférence inaugurale : « Un ton entendu : de quelle oreille lire les sermons ? ».

3-4 octobre 2014, Villa Kérylos (Beaulieu-sur-Mer). Colloque de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : « La guerre et la Grèce. » Organisation et présidence du colloque. Ouverture.

4-5 décembre 2014, Académie des inscriptions et belles-lettres. Colloque : « Saint-Germain-des-Prés. Mille ans d'une abbaye à Paris ». Co-organisation, ouverture et présidence du colloque.

25 février 2015, Université Paris Diderot. Table ronde : « Henri Pourrat, le jardinier des contes », avec Michel Zink, Bernadette Bricout, Henri Gougoud, Annette Lauras-Pourrat, ainsi que Raphaëlle Soumagnas, soprano, et Raphaëlle Rinaudo, harpiste.

28 février 2015, Paris, Sorbonne, amphithéâtre Richelieu. « États Généraux de l'Antiquité. Quels enjeux pour demain ? » Intervention dans la table ronde : « L'Antiquité et la culture européenne. »

19-20 mai 2015, Université de Pavie. Colloque : « L'espressione dell'identità nella lirica romanza, tra testo e musica ». Communication : « Identité et duplicité ».

21 mai 2015, Paris, Sorbonne. Journée d'études : « L'humanisme en Chine et en France » Intervention : « L'Académie des inscriptions et belles-lettres et l'humanisme occidental et oriental. »

29 mai 2015, Paris, Académie des inscriptions et belles-lettres, Quatrième journée d'études anglo-normandes : « L'anglo-normand : spécificités culturelles d'une langue ». Ouverture du colloque. Communication : « Une poésie spirituelle caractéristique de l'anglo-normand : l'exemple de *Rossignol* ».

Conférences

Reykjavik, université d'Islande : « Sense and Sensuality in Chrétien de Troyes's *Erec et Enide* » (16 septembre 2014). – Séoul, Institut français : « Écrire dans une autre langue que la sienne » (21 octobre 2014). – Budapest, Institut français : « Les troubadours » (25 novembre 2014). – Bruxelles, Librairie Quartiers Latins : « *Les troubadours. Une histoire poétique*. Présentation du livre et de son sujet » (6 décembre 2014). – Paris, Association littéraire « L'Aiguillon nivernais » : « Deux amoureux nivernais au XIII^e siècle : Gérard de Nevers dans le *Roman de la Violette*, Guillaume de Nevers dans *Flamenca* » (11 mars 2015). – Mamaroneck, French American School of New York : « Le Graal, un mythe du salut » (31 mars 2015). – New York, Maison française de Columbia University : « La nouveauté au Moyen Âge comme expression poétique et religieuse » (1^{er} avril 2015). – New York, Librairie Albertine : « Bienvenue au Moyen Âge » (2 avril 2015). – Nouvelle Orléans, Tulane University : « *La Chanson de Roland*, une épopée française ? » (7 avril 2015). – Paris, Musée de Cluny, entretien avec Clara Dupont-Monod sur *Bienvenue au Moyen Âge* (13 avril 2015). – Paris, Librairie Tropiques, « Bienvenue au Moyen Âge » (15 avril 2015) – Vézelay, Librairie L'Or des étoiles, « Vézelay et la littérature médiévale » (1^{er} mai 2015). – Entretiens sur le livre *Bienvenue au Moyen Âge* : Avallon, Librairie L'Autre Monde (2 mai 2015). – Rouen, Librairie L'Armitière (9 mai 2015). – Toulouse, Librairie Privat (6 juin 2015). – Pau, Librairie Tonnet (8 juin 2015). – Poitiers, Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale, conférence inaugurale de la session d'été 2015 : « Qui est le poète ? »

Académie des inscriptions et belles-lettres

Secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le professeur a assumé la responsabilité des séances de l'Académie, de ses commissions de prix ainsi que de ses autres activités, propres ou partagées avec les autres Académies de

l'Institut de France. Il a prononcé l'allocution d'ouverture de plusieurs colloques et journées d'étude. Il a organisé la séance solennelle sous la Coupole du 28 novembre 2014 sur le thème « La guerre et la périodisation de l'histoire ».

ACTIVITÉS DES COLLABORATEURS

Catherine Hémon-Fabre, maître de conférences

Édition intégrale et critique des *Lettres à Madame de Maintenon*, Paris, Honoré Champion.

Cette édition en quatre volumes est le fruit d'une collaboration franco-néerlandaise de trois chercheurs (Hans Bots, Eugénie Bots-Estourgie et Catherine Hémon-Fabre). Ces volumes font suite à l'édition en sept volumes (4 291 lettres) des *Lettres de Madame de Maintenon* édités de 2009 à 2013.

Vol. VIII, février 2016 ; vol. IX, parution 3^e trimestre 2016 ; vol. X, parution 1^{er} trimestre 2017 ; vol. XI, parution été 2017 ce second ensemble comportera plus de 2 200 lettres.

Christelle Chaillou-Amadiou, ATER

Publications

Chaillou-Amadiou C., « L'oiseau et la musique dans les chansons de troubadours », *Les oiseaux chanteurs. Sciences, pratiques sociales et représentations en Europe du Moyen Âge à nos jours*, Éditions universitaires de Dijon, 2014, 79-100.

Chaillou-Amadiou C., « Solange Corbin et l'étude de la musique profane médiévale », *Solange Corbin et l'enseignement de la musicologie à l'Université*, Presses universitaires de Rennes, 2015, 159-169.

Chaillou-Amadiou C., « Les interprétations actuelles des chansons de Guillaume de Poitiers. Entre réécriture et reconstitution », *Guillaume IX d'Aquitaine. Cahiers de Carrefour Ventadour*, Ventadour, Carrefour Ventadour, 2015, 251-264.

Chaillou-Amadiou C., « Jennifer Saltzstein, *The Refrain and The Rise of The Vernacular in Medieval French Music and Poetry* », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 2013, 29 octobre 2014, URL : <http://crm.revues.org/13298>

Direction artistique

Nuits occitanes, Ensemble Céladon, CD, Ricercar, 2014.

Colloques, workshop et séminaires

12-13 septembre 2014, CESCO de Poitiers. Colloque : « *Trobada* Guilhem de Peiteus ». Communication : « Les interprétations actuelles des chansons de Guillaume de Poitiers. Entre réécriture et reconstitution ».

13-15 novembre 2015, Université de Gérone. ESF Exploratory Workshop : « Reassessing the Role of the late Troubadour Culture in European Heritage ». Sessions « Metrical and Musical Matters » et « The French Connection Matters ».

5 décembre 2014, Paris, Cité de la musique. Colloque : « Les oiseaux chanteurs. Les apprentissages du chant et de la musique entre les oiseaux et les humains dans le temps long ». Communication : « L'oiseau et l'apprentissage musical dans la poésie lyrique courtoise des XII^e et XIII^e siècles ».

13 février 2015, Montpellier, Maison des Chœurs. Séminaire : « Lire et chanter un manuscrit médiéval aujourd'hui. L'exemple des chansons de Jehan de Lescurel (Ms BnF fr. 146) ».

26-27 mars 2015, La Roche-sur-Yon, ICES. Colloque *La Vendée Littéraire II*. Communication « L'amour courtois au temps d'Aliénor d'Aquitaine ».

15 avril, Paris, Collège de France. Séminaire avec l'ensemble Céladon : « Comment chanter Jehan de Lescurel ? ».

19-20 mai 2015, Université de Pavie. Colloque : « L'espressione dell'identità nella lirica romanza, tra testo e musica ». Communication : « Le chant du poète, entre innovation et tradition ».

18-20 juin 2015. Rome, Institut français-Centre Saint-Louis. Colloque : Musicologie et philologie II. Des sources à l'interprétation poético-musicale (XII^e-XVI^e siècle). Communication « Aborder les chansons de Jehan de Lescurel du Ms BnF fr. 146 ».

Responsabilités logistiques

15 avril, Paris, Collège de France. Séminaire avec l'ensemble Céladon : « Comment chanter Jehan de Lescurel ? » ;

16 avril, Paris, Musée de Cluny. Concert : « Dame, Jehan de Lescurel vous salue », ensemble Céladon dir. Paulin Bündgen ;

18-20 juin 2015, Rome, Sapienza-Università di Roma et Institut français-Centre Saint-Louis. Colloque franco-italien : « Musicologie et philologie. Des sources à l'interprétation poético-musicale (XII^e-XVI^e siècle) », en coll. avec Fabio Zinelli, Oreste Floquet, Marco Grimaldi et Franco Piperno.

